

ENTRETIEN



« Pour moi la question n'est plus de changer le monde mais de le sauver »



AVEC PHILIPPE CHANCEL

Philippe Chancel, formé aux sciences économiques et au journalisme, poursuit une expérience photographique à l'intersection entre art, documentaire et journalisme. *Datazone*, projet qui à travers 16 « destinations » nous renseigne sur l'état du monde, a été présenté aux Rencontres de la photographie d'Arles en 2019.

Entretien réalisé par Régis Guyon et Thierry Paquot en septembre 2019.

RÉGIS GUYON Quelle est l'origine du projet *Datazone* ?

PHILIPPE CHANCEL Le socle de *Datazone* est la Corée du Nord, un territoire que je voulais explorer. Quand j'ai commencé mon travail par le journalisme et le photo-journalisme, je me suis intéressé au début des années 1980 au bloc soviétique. Je pratiquais des actions commandos en totale clandestinité. Encore étudiant à Nanterre, j'ai pu obtenir, via une prétendue collecte de denrées, un visa pour entrer en Pologne. Il ne suffisait pas d'aller en Pologne mais il fallait mettre en place cette opération. Nous avons sollicité des médias tels que *Paris Match*, *Time Magazine* et *Stern*. Nous sommes revenus avec des témoignages

sur les arrestations du 12 au 13 décembre, et des photos récupérées, comme on disait à l'époque, en dehors de celles de prison¹ faites sur place. J'étais au cœur d'une information, à la source et entre la source et ce qui en coule, j'ai été marqué par les dérives médiatiques. Déjà les prémises de *Datazone* s'annonçaient. Concernant le Rideau de fer, l'idée était d'aller voir ce qui est caché, interdit et de le révéler par la photographie. C'est un travail de terrain qui procède d'une volonté de documenter. J'ai fait du photo-journalisme en Roumanie sous Ceaușescu, en Union Soviétique jusqu'à ce que je m'éloigne de ces zones de turbulences. Pratiquant la photographie depuis de nombreuses années, je voulais poursuivre mon évolution. C'est durant

1 Le 13 décembre 1981, le général Jaruzelski annonçait à la radio et à la télévision l'instauration en Pologne de la loi martiale. Pendant la nuit, la police avait procédé à l'arrestation de plus de 3 000 opposants à la dictature communiste dont Adam Michnik.

cette période, au mitan des années 80, que j'ai rencontré des artistes de la figuration libre² qui m'ont ouvert les portes de la photographie sur l'art. Tout en gardant l'idée de revenir au grand reportage et cette volonté insensée d'aller en Corée du Nord. C'est arrivé bien plus tard mais c'est arrivé. Il fallait trouver le point d'entrée de ce pays, soit par le biais du business ou de l'artistique. Je me proposais de venir prendre des images inexistantes du pays pour les montrer aux Occidentaux. Ma démarche était davantage artistique que photographique. Je suis parti en Corée du Nord avec mon ami Jean-Pierre Raynaud, un artiste plasticien. Chacun est parti son projet, artistique pour lui et documentaire pour moi. J'ai fait des photos de Raynaud brandissant son drapeau nord-coréen à Pyongyang notamment, au lieu précis où Trump a rencontré Kim Jong-un. Comme j'avais pris des distances avec la presse, je ne publiais pas mes photos, ne souhaitant pas répondre à une commande ou m'inscrire dans une ligne éditoriale.

Ma démarche était davantage artistique que photographique.

R G Pouvez-vous nous préciser la différence entre le photo-journalisme et la photo documentaire ?

P C Le photojournalisme répond à une commande, une actualité, à une vision déjà orientée d'une rédaction. Souvent ce que les photojournalistes prélèvent du réel ne correspond jamais à la vision des médias sans parler des effets de propagande. Suite à mes 3 premiers voyages en Corée du Nord, je décide de publier un livre³ et faire une exposition aux Rencontres d'Arles. C'est une étape importante qui m'ouvre sur un domaine : la photographie documentaire qui cherche à prélever le réel

en créant un corpus, un point de vue personnel et d'intéresser un public sensible à cette réalité. Je décide d'articuler de manière conceptuelle le socle que j'ai trouvé en Corée du Nord.

R G Quand on regarde la couverture du livre *Datazone*⁴, on distingue de loin une sorte de carte et de près on voit les barbelés. Comment dresser la cartographie des lieux où chaque étape est un pays, une situation, une localité qui parle d'enjeux globaux ?

P C *Datazone* représente 14 destinations, 16 avec le prologue et l'épilogue, sur 15 ans, c'est-à-dire des milliers de photos que je ne hiérarchise pas. Le lien entre le local et le global, c'est le fil rouge. Quand je vais en Corée du Nord, je documente la dernière idéologie communiste envahie par le capitalisme. Après cette archéologie du vivant qui est sous domination d'un pouvoir autoritaire et dictatorial, je réfléchis à une nouvelle destination et soudain l'évidence des Émirats arabes unis s'impose. Entre ces 2 pays, on part d'une idéologie communiste pour aboutir à une idéologie de l'argent. Finalement les habitants des Émirats arabes unis fonctionnent comme les Coréens du Nord, ils se répondent sur bien des points, culte de la personnalité, régime autoritaire, utopie avérée de créer des villes en plein désert, des sortes de villes-états comme à Dubaï ou Abou Dabi. *Datazone* est un néologisme, la data c'est le carburant 2.0 du XXI^e siècle sur lequel se construit un monde de surveillance, lié à l'intelligence artificielle, que je trouve en même temps passionnant et perturbant. J'essaye de mêler dans mes images ces questionnements, de trouver les « fractures » à la fois économiques, sociales, sociétales, écologiques. L'écologie reste un épiphénomène face à une dérégulation générale, la cause climatique est la partie immergée de l'iceberg, mais essentielle. Quand on sait que 40 millions de tonnes de CO2 sont coincées entre le sol et le plafond de notre planète, il y a de quoi s'inquiéter. Pierre Haski a écrit dans un éditorial très intéressant sur mon exposition dans *L'Obs*⁵, où il dit que finalement la photographie est en mesure aujourd'hui de témoigner d'une réalité, bien plus que les rapports du GIEC.

2 Mouvement artistique né dans les années 80 sous l'impulsion de Ben.

3 *DPRK*, (Thames & Hudson, 2006).

4 Éditions Photosynthèses, [2019].

5 Pierre Haski, « Face aux catastrophes annoncées, la photographie peut-elle encore nous faire réagir ? », *L'Obs*, 13 juillet 2019 [en ligne@].

L'écologie reste un épiphénomène face à une dérégulation générale.

Datazone est aussi un rappel, une sorte de détournement du titre d'un roman de William Burroughs, *Interzone*. Il narre un voyage intérieur aux limites des frontières mentales et du basculement vers un au-delà qui devient un abîme avec une écriture en *cut-up*⁶. *Datazone* utilise ce procédé fragmentaire et se pose la question, face à une réalité qui peut nous conduire au bord du précipice, des solutions à trouver. Ce n'est pas un message apocalyptique, de fin du monde. Bruno Latour⁷ évoque l'apocalypse comme un élément positif⁸.

THIERRY PAQUOT Il y a l'idée de zone, de confins, de marge mais aussi de ceinture et de zone à défendre...

PC Je me suis inspiré d'écrits tels que *Les Paradis infernaux*⁹ et *Le Stade Dubaï du capitalisme*¹⁰ qui m'a convaincu de partir à Dubaï pour vérifier l'existence de cette virtualité.

RG Comment composer avec la bonne distance vis-à-vis du pathos que ce soit à Marseille, Kaboul ou Dubaï pour pouvoir à la fois montrer, documenter, laisser une trace, interpeller ?

PC En ce sens l'expérience de Marseille¹¹ m'a profondément marqué. Cette ville française est hallucinante, les quartiers nord comme les quartiers sud, les voies publiques qui sont devenues privées avec des vigiles, physionomistes qui contrôlent aux « faciès » et aux plaques d'immatriculation. C'est une composition au sens d'un niveau de conscience par rapport

à un environnement, un contexte, une situation. Je suis une sorte d'archéologue qui réalise des fouilles. Parfois je n'ai pas besoin de creuser, tout est déjà inscrit sous mes yeux mais encore faut-il le voir. On peut échapper à un aspect essentiel au moment de sa découverte. L'appareil photo est une surface sensible, les pixels sont encore plus sensibles qu'auparavant. Le numérique capture le réel de manière plus puissante que l'argentique. L'outil est déjà en mesure de pouvoir retranscrire votre propre sensibilité. Le pathos est un filtrage de la réalité qui ne m'intéresse pas. Ce n'est ni de l'objectivité ni la subjectivité. J'essaie d'être subversif. Les sociologues de l'école américaine tel que Howard Becker disent que la plus grande des subversions est la description. C'est dire les choses comme elles sont, pas forcément comme on voudrait qu'elles soient. Il s'agit pour moi de montrer, mais pas nécessairement de démontrer.

Le pathos est un filtrage de la réalité qui ne m'intéresse pas.

TP Comment procédez-vous concrètement ?

PC D'abord il y a un texte factuel qui me permet de me mettre en condition, de me donner l'impulsion nécessaire avant de partir sur la zone, pour vérifier que les informations recueillies se retrouvent dans ce que je vais photographier. Le texte de Michel Poivert, qui introduit chaque zone, est construit à la manière des *Lettres Persanes* de Montesquieu, comme une chronique. Concernant Kaboul, je n'avais qu'une idée en tête,

⁶ Burroughs définit comme une « méthode de pliage », consiste à transposer dans l'écrit la pratique du *collage*, inaugurée par les peintres.

⁷ Philosophe et sociologue, il est professeur à Sciences Po Paris.

⁸ Voir l'article du *Monde* du 31 mai 2019, « *L'apocalypse, c'est enthousiasmant* ».

⁹ Sous-titrés *Les villes hallucinées du néo-capitalisme* de Mike Davis et Daniel B. Monk (Les Prairies ordinaires, 2008).

¹⁰ De Mike Davis (Les Prairies ordinaires, 2007).

¹¹ Dubaï (2010) présentés dans l'exposition « *Le temps de l'île* » considère l'insularité comme une expérience et un outil de compréhension du monde. Voir le site mucem.org, Menu Programme > Rubrique Expositions > Expositions passées : 2019 > Le temps de l'île.

les maisons des seigneurs de guerre du quartier de Cherpour. Kaboul est une ville dans un véritable état de siège permanent, une ville découpée par des murs de béton qui ont partitionné le territoire comme un puzzle, un labyrinthe où la paranoïa y est permanente. Et Cherpour est le quartier que personne ne veut ou ne peut montrer : c'est là où résident tous ceux qui ont profité du système grâce au trafic d'armes, de drogues. Ils se font construire des maisons où la richesse se mesure au nombre de gardes du corps en kalachnikovs qui surveillent les propriétés, aux systèmes anti-explosion, etc. Pour arriver à photographier ces zones, il faut faire preuve de ruse et flatter l'ego au risque d'échouer parfois. Pour Mumbai, c'est totalement différent. Le bidonville de Dharavi¹² permet de traiter de la démographie, de l'habitat, du système de castes. Les gens qui viennent à Dharavi essaient de sortir du poids de la caste à travers des activités qui peuvent nous sembler insupportables et pénibles, mais qui sont une échappatoire pour eux. J'ai construit un corpus de territoire dans une forme de tautologie, *Datazone* c'est parvenir à circonscrire un sujet.

R G Y a-t-il une intention d'interpeller le public, de notre capacité à être lucide, à regarder le monde en face ?

P C Pas du tout. C'est une espèce de maïeutique photographique que j'ai mise au point malgré moi, une façon de se construire un regard au fur et à mesure. Vous finissez par créer un style sans l'avoir cherché, qui procède de votre propre substrat. Je n'ai jamais fabriqué mon style. Souvent par rapport à des situations extrêmes, à Fukushima, Kaboul, dans le delta du Nigeria ou ailleurs, la façon de concevoir une esthétique dans une neutralité, une mise à distance et simultanément une présence de l'image faite de clarté qui provoque du mystère non pas dans « le caché » mais au contraire « le révélé » me permet d'échapper à une certaine beauté mais aussi un désastre susceptible de m'atteindre et d'atteindre les autres. Mes images ne dramatisent pas les situations, elles les transportent d'une réalité vers une autre. Ce sont des fragments du réel qui se retrouvent contextualisés à travers un corpus général mis en perspective et en valeur. C'est particulièrement vrai pour le delta du Niger avec cette « carte

postale » d'une plage noire de pétrole. Quand je découvre derrière des bambous déjà noircis et des arbres calcinés dans une odeur pestilentielle, j'en pleure tellement ça me saisit de partout. Je me sens vulnérable et faire photographies, c'est faire écran au sens de protection et de révélation. Finalement c'est très intuitif, et ce n'est pas une photographie intentionnelle. Le travail du photographe documentaire est celui de la série, du corpus, il crée une histoire qui constitue un récit. Dans les années 1940 et 1950 existait le *photo essay* avec Eugene Smith le célèbre photographe qui a témoigné des empoisonnements au mercure à Minamata au Japon. Il s'agit de dénoncer parfois de manière un peu criante, militante. Je ne suis ni activiste ni lanceur d'alerte. Je veux rester dans un champ artistique.

R G Ce qui vous intéresse est de produire des traces ?

P C Mes photographies sont des archives du présent. Être contemporain de son époque est déjà ambitieux, mais je crois que la photographie a ce pouvoir. Elle enregistre un temps d'arrêt. C'est une manière de prendre date, de fixer, c'est une pause. Et ce temps de pause est salutaire dans notre monde qui va trop vite, qui est destructif. Poser son regard sur une photographie n'est pas évident et impose une scénographie qui crée une sorte de mise en condition afin de parcourir une exposition et de pouvoir être confronté à des photographies, y réfléchir, prendre le temps d'arrêt nécessaire, de pause pour qu'elles puissent infuser en vous. Ce travail commencé il y a quinze ans et arrive à maturité au moment où l'opinion était prête à le recevoir. Il peut y avoir l'idée de vouloir être photographe pour pouvoir capter le monde qui va changer le cours du monde et nous avons en mémoire celle de Nick Ut de la jeune vietnamienne, celle de Marc Riboud de la jeune fille à la fleur qui sont des symboles. Pour moi la question n'est plus de changer le monde mais de le sauver. Ce travail photographique de 15 ans m'a littéralement changé. Je suis passé de mes utopies propres d'étudiant en sciences économiques avec des valeurs du progrès, de la croissance à une dystopie qui consiste maintenant à être certain qu'il faut stopper cette course effrénée qui ne va nous mener

.....
12 Bidonville situé au cœur de l'agglomération de Mumbai en Inde.

nulle part. On passe de métamorphoses en métamorphoses. Les dérèglements ne sont pas uniquement climatiques. Quand il y a eu les premières grandes créations de richesse à l'ère industrielle, elles provenaient déjà du pillage de notre terre, du sous-sol, de notre planète. Puis ces richesses se sont tariées avec les guerres et les crises jusqu'à ce que Ronald Reagan dérègle le système financier international. On fabrique de l'argent avec de l'argent et des titres avec des titres. On financiarise le monde de l'argent. Aujourd'hui on est sur la phase du monde numérique, l'intelligence artificielle avec une fabrication de supers pouvoirs grâce à cette nouvelle richesse qu'est le data. La data est le nouvel étalon de l'époque. C'est nous, les humains, qui donnons de la puissance à ce qui précisément nous déshumanise.

**Mes photographies
sont des archives
du présent.**

RG **Considérez-vous que le projet *Datazone* est achevé ?**

PC J'ai voulu faire un prologue et un épilogue. Le prologue c'est Méroé, incarnation d'une civilisation naissante, prospère qui disparaît et c'est aussi un site splendide à photographier. Le Soudan est un pays complètement anéanti qui vit sous la dictature de Bachir contrôlé par les chinois. Il est divisé en 2 avec au nord les intérêts chinois et au sud ceux des Américains, chacun son territoire et son pétrole. Je vais à Méroé pour rendre compte de cette réalité. Puis en route vers les nouvelles routes de la soie pour aller à Lanzhou, j'interroge le monde de demain, un monde de surveillance, déshumanisé. Ce sont des mondes de crépuscule, d'un côté la nuit noire et de l'autre, la nuit blanche du brouillard. J'ai abordé l'Antarctique à partir des propos de Charcot où il décrit les premiers icebergs tabulaires comme des villes à la dérive en voie de disparition construites par les plus grands architectes avec les meilleurs matériaux, c'est une vision poétique et prophétique, monumentale. J'ai photographié les icebergs avec sa vision en tête. Il y aura une suite à *Datazone* mais je ne sais pas encore laquelle. Je voudrais retrouver une respiration, un peu d'oxygène.